

## Bottes de trois lieues - Par Isabelle Girettes.

Loin des contes à dormir debout, on rêve éveillé et on se pince pour être sûr que tout cela existe. Conte, comptine, décompte, compte à rebours. Tous ces ingrédients sont présents dans le travail de Julie Legrand et pourtant il ne s'agit pas de recette. Son travail est le fruit d'une confection minutieuse où l'infra-mince prend des allures titanesques. Organisme, métabolisme, métamorphisme: si les -ismes renvoient à l'idée de la règle, à l'instar d'une application logique et systématique d'objets et matériaux en mutation, leur état évolutif résonne sur fond de métaphysique. En effet, les pièces de l'artiste proposent moins leur propre métamorphose matérielle que l'image d'une réalité déplacée. La nature intrinsèque des substances visibles devient matière à mise en scène d'une activité humaine aux consonances démesurées et fantastiques. Et l'artiste s'y attèle et s'y mesure. Alors, l'expérience artistique rencontre celle du laboureur qui ouvre et retourne la matière (Digue) et celle des minimalistes quand il s'agit de se jouer des statures des objets affrontés à l'individu ( Internat ). Et si le processus s'affranchit des obstacles concrets, il donne envie de franchir le pas d'une rencontre impressionnante. Le partage de l'expérience s'opère par la sensation du danger suggéré par l'envahissement potentiel des plumes ou celle du verre, par la chute probable des corps matériels et par la correction sensorielle et kinesthésique des espaces. La question du danger est propre au fondement des contes. «Pour qu'il y ait conte de fée, il faut qu'il y ait menace dirigée contre l'existence physique du héros» dit Bruno Bettelheim dans Psychanalyse du conte de fée. Les signes d'avertissement dans les oeuvres de Julie Legrand prennent la forme de coulées, de poids, d'équilibre fragile, d'usure, d'inversion de situation qui mettent en péril l'existence

même des oeuvres et bien sûr de leur exécutant. Comment ne pas craindre l'ensevelissement possible sous les 75 kg de confettis d' Administrative Panique, les coupures latentes des verres qui se déversent d'Echappée belle, les frottements et les contacts tremblants avec le mobilier simplement empilé d'Internat, ou les plumes en suspension tragico-magique de Chape de plomb. L'architecture peut s'écrouler si on s'avise de déplacer le bureau de In and out 2. Bureau-pilier, bureau-socle, bureau-fondement, bureau déviant. Pourtant l'artiste résiste au monde des «grands» par des subterfuges propres à sa dimension, comme le Petit Poucet franchit les obstacles de sa perte dans la forêt ou de sa rencontre avec l'Ogre. Elle déjoue la question du temps qui n'a plus de mesure pour assembler des milliers de plumes, coller des confettis un à un, et décortiquer patiemment la toile de ses espadrilles. Elle défie les lois de la pesanteur quand elle installe et déverse des milliers de bouteilles, entasse des meubles trop lourds à porter. La fourmi a rejoint le titan. Par ce dépassement de soi, les limites physiques reculent et la mise en scène transfigure une condition humaine forcément fragile. De Platon à Nietzsche, la philosophie interroge la question du mythe dans sa capacité à recomposer un idéal aux images déstabilisantes ou au contraire rassurantes. Devinette: de quel côté se situe la pratique de Julie Legrand? Les confettis pris à contre-pied de leur aspect festif, les cheveux anonymes évoquant la maladie ou la beauté, les bouteilles vides de leur contenu mais qui remplissent l'espace sont autant d'éléments qui pourraient rejoindre la liste non-exhaustive des petites mythologies de Roland Barthes. De l'individuel au collectif, le soubassement réflexif de la démarche de Julie Legrand prend appui sur une pratique de

l'objet atomisé, mais repose sur un glissement sémantique : de la particule au particulier, composant au décomposé, c'est une histoire commune qui se trame sous nos yeux. L'artiste en découd donc avec la matière des objets, et affronte une difficulté technique qui frôle l'acharnement. Le triomphe matériel n'occulte cependant pas la peur de la mort. Eloquence du titre de l'exposition que l'on peut fredonner en osant parfois aller jusqu'au bout : « passe, passera, la dernière, la dernièreuuuuuu.....» Les travaux de Julie Legrand sont éloignés malgré tout de toute connotation religieuse. Ils restent tout de même empreints d'un sérieux qui frôle le tragique et s'acoquinent en même temps avec la légèreté apparente des contes car on s'amuse, à les regarder. Et les images, ici, parlent d'elles-mêmes comme dans les légendes. Comment ne pas penser à Icare ou Hermès en face des ailes de tissu détérioré des espadrilles de *Sortie de corps* ? Et pourtant le contact terrestre marqué par les empreintes des pieds nus dans les espadrilles, la faible épaisseur des semelles se fondant dans le sol sont les signes d'une condition humaine contrebalancée par l'échappée de la fenêtre qui ouvre la cage des tracés prolongeant le papier peint de la chambre. Ces lignes convergent au plafond en un point de fuite, stigmaté de l'accrochage d'une épée de Damoclès invisible. Sans aucun doute plus proches des fables extraites d'un fondement personnel, les récits évoqués par les oeuvres de l'artiste emploient l'artifice et le leurre, comme un miroir aux alouettes inversé. Pas question de séduire pour séduire, mais osciller entre charme et maléfice, ingrédients fondamentaux d'une magie maîtrisée. Et faire réagir. En déroutant tout simplement. Et l'absurde, en regard de notre réalité physique, est un paramètre essentiel de la démarche de Julie Legrand. Le corps en pâte à modeler qui se délasse, les plumes au plafond, le mur qui sort de lui-même, le pilier qui repose sur si

peu de chose... En immiscant le doute par la confrontation des composants et leur traitement, le corps des oeuvres engage une partie dont la disparition est l'enjeu. Disparition, absence, vide. Le vide est parfois plus essentiel que la matière elle-même, quand celle-ci engage l'espace retenu ou investi. Paradoxe des éléments étroitement liés comme dans un filet de pêcheur : qu'est-ce qui est plus important ? Les trous ou les noeuds ? Question de Julian Barnes dans *Le perroquet de Flaubert*. Qui fait sourire et dérange. La matière joue avec le vide. Le vide n'échappe plus à la perception. Il devient l'essence qui met en route le moteur de la réflexion. La métaphore fait image aussi. La substance invisible de *Sortie de corps* remplit la chambre. Le corps s'est volatilisé. Etre ici et ailleurs en même temps. Bon voyage, Julie.